papillon. Voilà un livre qui mériterait d'être accueilli bientôt dans la collection brésilienne des Editeurs Lello e Irmao de Porto, où précisément, à côté d'œuvres qui seront matière à de prochaines réflexions de notre part, nous trouvons les **Zoïles et Esthètes** d'Almachio Diniz.

En ce recueil, le jeune romancier sud-américain sauve de l'oubli toute une série d'appréciations sur des auteurs contemporains du Portugal et du Brésil. Il essaie, grâce à de copieuses lectures, de déterminer les influences qui ont pu agir sur eux; mais l'intérêt capital de ces études réside, à notre sens, en ce qu'elles nous permettent d'apprécier le mode d'action de nos modes littéraires en ces milieux et les ravages qu'elles sont parfois appelées à y produire.

Au contraire, le *Camillo* de Paulo Osario, qui reparaît amendé et augmenté sur le conseil de Th. Braga, est un monument définitif élevé à la gloire du génial romancier, et cela réclame autre chose qu'une simple note.

Pour aujourd'hui, terminons par *les Variations sur un vieux thème*, du même auteur, huit contes parfois ironiques surtout pessimistes, toujours émouvants et douloureux, sur le décevant mirage d'amour. Les *Lettres d'amour* sont saignantes de cruauté psychologique, mais quelle satire mêlée de pitié dans *Promesse de mariage! Aveugle* a la beauté d'un poème en prose, et le *Fragment d'un drame* mériterait de paraître à la scène; mais toute la signification de l'attrayant petit volume est dans la conclusion de *l'Episode* final, si poignant : « Mieux vaut mille fois la croyance ingénue à la bonne foi des autres avec toutes ses déceptions, que la méfiance systématique en la sincérité de ceux qui affirment nous aimer. »

Memento. — A bientôt *No solio de Amanhan* de Dario Vellozo, *Praieiros* de Xavier Marquès, *Divorciados* de Cunha Mendès, *Pavoès* d'Almachio Diniz, *Albatrozes* de Damasceno Vieira ; etc.

A signaler particulièrement la belle conférence de M. Joâo de Barros à la *Société des Etudes portugaises* sur la Poésie contemporaine en Portugal et remercions-le des paroles aimables qu'il a bien voulu nous adresser si généreusement, en terminant. Une conférence aussi, très éloquemment littéraire, fut réalisée à Rio par la poétesse Ondina, sur *la Charité;* elle paraît chez Guimarâes, à Lisbonne.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le philhellénisme. — Psichari : *Roda kai Mila*, tome V; Athènes, « La Hestia ». — Costis Palamas : *Poésie et Langue;* Athènes, « Le Noumas ». — Jean Vlakhoyannis : *Propylœa*, tome premier: Athènes « Le Noumas ». — Achille Georgiadis : *San Paramythia*. — Sibylle : *Oramata*. — Achille Karavias : *Patriotika;* Athènes, « I Nomiki ». — Achille Karavias : *Callirhoe*, tragédie; « I Nomiki ». — Memento.

Depuis que l'Orient paraît en veine d'occidentalisation, le **phil-**

hellénisme est en hausse, et nous nous en réjouissons sincèrement. Les voyages de savants, de lettrés et d'artistes y contribuent dans une large mesure, et il ne semble pas mauvais que l'on ait pu voir les Grecs à l'œuvre, pour les mieux apprécier. C'est que les temps ont bien changé depuis *le Roi des Montagnes*, d'Edmond About, et la Grèce est très intéressée à ce qu'on la connaisse bien. Elle aura, cette année, servi de thème à trop d'écrits : thèses politiques, récits de touristes ou travaux de science, pour qu'il n'en reste pas quelque chose. La part des Français y est du reste assez belle et, pour ne retenir que *la Grèce du soleil et des paysages*, de M. Louis Bertrand, nous sommes heureux de nous rencontrer avec l'auteur du *Sang des Races* dans ce que l'on a appelé son parti-pris de ne pas séparer la ruine du paysage qui l'enveloppe, la Grèce vivante et actuelle de la Grèce morte et glorieuse. Dans un ordre d'idées quelque peu différent, ces chroniques n'ont-elles pas, dès l'origine, affirmé, pour la continuité même d'une inoubliable tradition, l'intérêt particulier que nous portons à la Grèce vivante et spontanée ? Attitude assez inédite, je pense, en ce pays qui, depuis *Télémaque*, n'a guère fait autre chose que d'encourager un certain hellénisme archéologique, d'authenticité douteuse assez souvent. A tout prix, il fallait ressusciter l'Antiquité, et M. Louis Bertrand lui-même ne semble pas totalement désabusé de l'inanité des efforts académiques en matière de langage épuré, puisqu'il se demande quel *sabir* pouvaient bien parler les Hellènes des siècles précédents, sous l'empire de leurs maîtres tour à tour italiens et turcs, comme si les chants populaires n'étaient pas là pour attester la parfaite vitalité du langage hellène et son intégrité, que le latin seul peut-être parvint un jour à entamer.

Il faut donc que le parti-pris de M. Louis Bertrand soit poussé jusqu'au bout et que le souci généreux de conserver de précieuses ruines n'aille pas jusqu'à détourner de construire selon les exigences de la vie moderne, en conformité du paysage grec et des habitudes grecques. Dans un magistral article sur la Grèce, paru au *Monde Hellénique*, M. Aulard fait, de son côté, d'amusantes remarques.

« Les Grecs, dit-il, sont contents que nous aimions les monuments de leurs ancêtres ; mais quand nous les louons trop devant eux, ces monuments, ils nous disent : « Aimez aussi, aimez surtout les « Grecs vivants ; ils sont dignes de votre amitié. » Ailleurs, le savant, professeur exprime le regret que le génie néo-hellénique ne soit pas encore consacré dans le monde par des chefs-d'œuvre écrits. De ces chefs-d'œuvre il découvre le présage dans le noble idéal, dont bouillonne l'Hellénisme entier, surtout depuis que la tendance à imiter la France semble se ralentir, pour laisser se développer l'originalité d'un génie dont les chants nationaux ont déjà donné d'heureux spécimens.

Mais cette fièvre d'imitation, qui la développa, sinon l'académisme? Et il nous semble, après tout, que la Muse néo-grecque a déjà donné mieux que des promesses. Dans les délicates études dont Gomes Carrillo orne le rez-de-chaussée du *Monde hellénique* (*les Grecs d'aujourd'hui et la Race éternelle*, *l'Ame nationale grecque*, *A travers les rues d'Athènes*), nous retrouvons sous le vernis d'occidentalisme le Grec de toujours, à la fois enthousiaste et patient, très analogue au peuple d'Espagne en certaines de ses caractéristiques. Son patriotisme, que nourrit un optimisme inébranlable, a fait le miracle de l'Indépendance, incendie dont les poèmes de Solomos, de Kalvos, de Valaoritis sont la réverbération magnifique. Ce patriotisme reste convaincu que Constantinople sera rédimée un jour. Et pourquoi pas, après tout? Au témoignage d'un récent ouvrage italien, *la Question Rouméliote*, dû à la plume de G. Amadori Virgilj, les écoles libres grecques couvrent la majorité du territoire turc, et les Hellènes sont le plus vivace élément de progrès de l'Empire ottoman. Aussi les Jeunes-Turcs cherchent-ils déjà à éliminer leurs alliés d'hier. Sans doute espèrent-ils, fidèles aux traditions de leur race campée en Europe, flatter tour à tour le Slavisme et l'Hellénisme, sans voir qu'à ce jeu la Turquie perd chaque fois quelque chose, puisqu'il lui faut donner des garanties. Le panottomanisme est une erreur à Constantinople, et les Grecs associés à la conservation de l'Empire lui seraient moins dangereux, puisqu'ils devraient accepter la maison comme leur. Et peut-être qu'alors la nécessité de garder intact le bloc : religion-patrie-langue, devenant moins immédiate, il y aurait quelque chance de faire pénétrer la langue populaire dans le domaine officiel.

Elle y viendra tôt ou tard, et Psichari, qui est patient parce qu'il est Grec lui aussi, sait bien que son œuvre, même si le temps doit l'amender, ne sera point vaine et qu'il n'a pas besoin de se presser. Pour notre part, et en dépit de la rigueur scientifique qui dicte chacune des réflexions de **Pommes et Roses** et de cet autre purisme qui porte l'éminent grammairien à incriminer les tournures ou le vocabulaire des vulgaristes sans méthode, nous croyons facilement que la langue de demain portera la marque du pédantisme officiel d'aujourd'hui et que des mots, des expressions renouvelées de l'antique demeureront à côté des barbares clichés journalistiques empruntés au français. Seules s'imposeront les *formes grammaticales du peuple*. Mais qu'importe? Il y a une chose que les puristes n'ont jamais songé à ramener aux origines, c'est la phonétique, la prononciation afférente à chaque signe de l'alphabet — et ç'aurait dû être la base de leur édifice. Sans quoi tout est vain et πόρτα vaut πύλη, qui a cessé d'être *pulê* pour être *pili*.

Nous avons dit, à propos des quatre premiers tomes, quelle verve

entraînante et caustique Psichari met au service de sa théorie grammaticale. Les puristes n'en sont pas seuls à souffrir et ceux qui écrivent, par laisser-aller ou par goût, une langue anarchique sont les premiers atteints, quelle que soit souvent leur antipathie avérée pour le scolasticisme. Tel Christovasilis, qui maintient si vaillamment les traditions de l'école épirote. Pour Souris, l'auteur de *Pommes et Roses* est particulièrement cruel. Souris, dit-il, n'est pas poète : il fait des vers ; mais il n'entend rien à la poésie. Son rire n'ouvre pas d'horizon. Son vocabulaire est incohérent et bourré des termes les plus douteux. De fait, celui auquel la Grèce a fait une renommée de grand homme et qui, depuis vingt ans, accomplit ce tour de force hebdomadaire de rédiger en vers tout un journal à lui seul, n'a pu, à ce jeu, que délayer son talent, qui est réel. Une pareille tâche ne se continue pas toute une vie, et chacun sait que l'œuvre profonde, même satirique, exige, pour naître en toute splendeur, d'autres conditions de création. Souris est le fils direct de Soutzos, cela est vrai également ; cependant il possède des dons de créateur qu'ignora Soutzos. De plus, sa langue peût être informe et bigarrée (ce qui fait qu'elle va contre la démonstration que se propose Psichari), elle n'en est pas moins essentiellement démotique. Ce qui manque à la Grèce, ce n'est donc pas, — pour reprendre la phrase de M. Aulard, — une littérature qui fixe l'histoire de sa langue, mais une langue fixe pour élaborer cette littérature et la continuer selon l'originalité du génie national. Car, suivant une parole que l'éminent poète Costis Palamas emprunte à Roïdis, au cours d'une étude parue au *Noumas* sous le titre de **Poésie et langue** : « Un pays qui a donné naissance aux Homère et aux Sophocle, et qui, hier encore, produisit les Chants populaires et Solomos est justifié d'attendre les rivaux en poésie. » C'est à montrer comment, depuis 1877, s'est élargie sur la Grèce l'aurore de la renaissance poétique, dont Solomos fut l'étoile annonciatrice, que s'applique avec enthousiasme l'exposé historique et critique de Palamas.

Il cite les précurseurs Vizyinos, Drosinis, Provelengios ; il dit l'initiative des Psichari, des Ephtaliotis, des Krystallis, initiative poétique, fût-ce en prose ; succinctement il indique ce que fut la *Tekhni* de Vasilikos, l'œuvre que poursuit le *Noumas*, les beaux espoirs manifestés par *Higissô*.

Peut-être n'insiste-t-il pas assez sur sa propre œuvre, qui est immense ; mais il s'excuse d'oublier. Et, de fait, parmi les ouvriers de la première heure, quoique à l'écart des militantes écoles, il convient de rappeler le nom de Martzokis, un Ionien lui aussi, et qui, du Romantisme au Malliarisme, marque la transition. D'autres documents, pour l'exaltation du démotique, sont inclus aux **Propylées** de Jean Vlakhoyannis, dont le tome premier est paru en octo-

bre dernier. L'événement est considérable au point de vue littéraire, et la matière à la fois copieuse et variée. Vlakhoyannis tient moins aux théories qu'à son art, et il écrit naturellement la langue qu'il parle. Avant toutes choses, il s'inquiète d'une œuvre à léguer aux siens. On sait de longue date la beauté précise et vivante des *Histoires de Jean Epakhtitis,* à l'initiative desquelles Petros Vasilikos rend un si juste hommage dans le *Noumas.*

A côté d'esquisses de même ordre réunies sous le titre de *Histoires de la Vie et de la Mort,* il faut signaler ces pages d'un sentiment profond : *Pour l'amour, pour l'honneur,* et tout un bouquet de gracieuses fantaisies : *Songes et merveilles.*

Poète, Vlakhoyannis sait être tout ensemble ému et mesuré, mais son souffle est court. Il faut retenir *le Point du jour,* d'une jolie couleur délicate, *la Première hirondelle, la Mort de l'amour.*

Dans le domaine historique, le narrateur précis déploie toutes ses qualités, spécialement dans le récit d'épisodes patriotiques, et cela n'est pas fait pour surprendre.

Outre l'affirmation d'un beau talent d'écrivain sincère et pur, on est heureux de trouver dans l'intéressant recueil des matériaux philologiques de la valeur des *Myrologues Rouméliotes,* recueillis par Petros Vasilikos, et de l'étude linguistique inédite attribuée au célèbre Epirote Jean Vilaras, médecin du fils d'Ali-Pacha.

Dans une manière qui rappelle de près celle du peuple, Achille Georgiadis nous offre trois récits (**Comme des Contes**), dont le premier, *Argyris,* est de beaucoup le meilleur. Le ton en fait heureusement songer à *l'Expatrié,* de Vlakhoyannis, ou *Aux Ruines,* de Krystallis, et la prétention est absente.

Au contraire, les délicates fantaisies tantôt émues, tantôt mièvres, parfois lyriques, toujours élégantes, que Sybille réunit sous le titre de **Visions** semblent ne s'adresser à la nature que pour avoir prétexte à variations ingénieuses ou passionnées. En ce genre gracieux qui rappelle de près celui de M. Calogeropoulos de *Pinacothiki, la Rose qui s'effeuille, le Fleuve de l'Amour, la Lyre enchantée* ont quelque chose de Catulle Mendès fantaisiste. C'est plein de lumière fine et de musique.

Avec Achille Karavias nous retrouvons les thèmes héroïques. Ses **Patriotiques**, dédiées aux mânes d'une victime de Dragashan, nous remmènent vers le vieux Paraskhos, et son *Caratanos,* dans l'élan même de sa sincérité simple, n'est pas dépourvu de flamme et de grandeur. Au reste, une récente tragédie, *Callirhoé,* nous dénonce en même temps de réelles qualités d'ordonnance scénique et de concision dans la langue.

On en arrive à oublier que celle-ci soit si éloignée de l'expression populaire et, pour cette reconstitution de l'antique, il semble que,

pour une fois, le purisme de l'auteur ait de quoi se faire pardonner tout ce que son allure garde forcément d'artificiel.

MEMENTO. — Avec *l'Hirondelle*, de Paulos Nirvanos, nous reprendrons, la prochaine fois, l'étude du mouvement théâtral. Nous analyserons en même temps *A l'ombre du figuier*, de l'éminent Petros Vlastos, *Khamozoï*, de Varlendis, un recueil de vers de Malakassis, etc. Jetons les fleurs du regret sur la tombe prématurée d'Ep. Deligeorges, dont on garde une magistrale étude sur Carcavitsas, parue au *Monde Hellénique*. Merci au *Noumas*, à *Néa Zoï* pour l'accueil fait à ces chroniques. Saluons la naissance de *Pan* sous la direction d'Aristos Cambanis, du *Laos* de Constantinople, et mentionnons le beau numéro de Noël des *Panathénées*, avec des vers de Spyros Melas et une prose délicatement œuvrée et pensée de Paulos Nirvanas. A Alexandrie, *Néa Zoï* devient l'un des plus importants périodiques de la vie littéraire grecque.

I Meleti est toujours très documentée. *To Néon Pneuma* manifeste une activité intéressante. La première achève une étude de haute valeur sur *la Diplomatie européenne et la Révolution grecque*, par Dem. Drosos.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES POLONAISES

Stanislaw Wyspianski : *Daniel*, œuvres posthumes, I, Gebethner i Wolff. — Stanislaw Antoni Mueller : *Henryk Flis*, 2 vol., Librairie Polonaise, B. Poloniecki. — K. Przerwa-Tetmajer : *Z Wielkiego Domu* (*Dans une grande maison*), Nouveautés littéraires, St. Sadowski. — A. Nowaczyn'ski : *Figliki sowizdnzalskie* (*Farces espiègles*), G. Gebethner i Sp. — Memento.

L'esprit inquiet, le génie universel de Wyspianski, qui s'attachait avec une égale ardeur à la poésie et à la peinture, ne pouvaient pas rester indifférents à la musique ; qui est par excellence l'expression la plus pure de l'âme. Déjà sur les bancs de l'école, Wyspianski se sentit attiré vers sa beauté. Il se mit à étudier le piano. Mais les difficultés techniques le rebutèrent bientôt. Son génie réformateur et individualiste, qui changeait tout ce qu'il touchait, chercha à reformer la technique du piano. Mais c'est surtout pendant son séjour à Paris (1892-1893) que la musique le conquit. Le Grand Opéra, non seulement par son côté instrumental et vocal, mais aussi par le luxe de sa décoration et sa mise en scène, le séduisit. Avec une fièvre qui caractérise toute son œuvre, il se mit à composer des mélodies, des chants qu'il dictait à ses amis musiciens et compositeurs. Dans ses papiers, on trouva même l'ébauche d'une grande œuvre symphonique. Un de ses amis, le musicien Opienski, raconte qu'il a eu un don rare de définir le sentiment qu'il fallait exprimer par « les sons ». C'est aussi à cette époque qu'il écrivit complètement ou bien esquissa seulement une foule de textes d'opéras. Malgré tous les efforts de MM. Adam Chmiel et Wilhelm Feldman, exécuteurs fidèles de la volonté du maître disparu, on n'a pas encore réussi à les découvrir.